Ami du Clergé du 13 mai 1948

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXII. *4e Dim. après la Pentecôte :* Témoins du royaume, 137 ; — XXIII. *5e Dimanche :* Témoins du Christ par la charité, 139.

Causeries sur la Messe. — XXXIV. Placeat, Bénédiction, Dernier évangile, 141 ; — XXXV. La messe dominicale : fête du chrétien, 142.

Plans d'instructions sur le Credo. — Nature et fonctions des Anges d'après les Pères de l'Eglise, 144.

Mois du Sacré-Cœur. — I. *Fête du Sacré-Cœur* (1er vendredi de juin) : Le Sacré-Cœur, espoir et salut de la France, 145 ; — II. (2e vendredi de juin) : La collecte de la messe du Sacré-Cœur, 147.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XIX. Les milieux sociaux : comment joue leur influence, 149.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — XXXVI. Saint Paul à Césarée, 150 ; — XXXVII. Saint Paul, captif à Césarée, 151.

Prière pour adorer de chez soi le St-Sacrement, 152. — *Sylva rerum...*, 152.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXII

4e Dimanche après la Pentecôte

TÉMOINS DU ROYAUME

Mes frères,

Le vert des ornements liturgiques qui réapparaît aujourd'hui pour une longue période de 24 dimanches ou même davantage, suivant la date des fêtes pascales, semble à certains quelque peu fastidieux. Les fêtes, sauf celles de 1re ou 2e classe, s'effacent devant le vert dominical, ainsi que, dans les feux du matin, pâlissent et disparaissent les étoiles. Chaque dimanche, en réalité, se renouvelle, pour le chrétien fidèle, la radieuse, la béatifiante lumière de Pâques et de Pentecôte. Les cloches sonnent, l'église s'illumine. A peu près à la même heure où soufflait le vent impétueux sur le Cénacle et s'allumaient les langues de feu, le prêtre et les ministres sacrés s'approchent de l'autel, revêtus, par-dessus l'aube de pureté, de ce vert d'espérance qui symbolise à merveille l'action ardente, optimiste toujours, donc persévérante et conquérante de l'Eglise du Christ.

« L'Eglise a en commun avec le Verbe Incarné, nous enseigne *Mediator Dei*, le but, le devoir et la fonction d'enseigner à tous la vérité, de gouverner les hommes, d'offrir à Dieu le sacrifice digne et acceptable et de rétablir ainsi entre le Créateur et les créatures l'union et l'harmonie. Son but est de croître et de s'étendre toujours plus, ce qui se réalise quand le Christ s'établit et grandit dans les âmes des mortels et quand à leur tour les âmes des mortels croissent et se fortifient dans le Christ ; de la sorte s'amplifie le temple sacré où la divine Majesté reçoit le culte légitime. Dans toute action liturgique, en même temps que l'Eglise, son divin Fondateur est présent. La liturgie est le culte public que notre Rédempteur rend au Père comme Chef de l'Eglise ; c'est aussi le culte rendu par la société des fidèles à son Chef et, par lui, au Père ; c'est, en un mot, le culte intégral du Corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire du Chef et de ses membres. »

Ces principes rappelés, nous trouvons précisément dans l'office liturgique de ce 4e dimanche une continuelle invitation à l'optimisme de la pensée et de l'action, invitation on ne peut plus opportune en notre temps où les bouleversements et les révolutions sont devenus... le pain quotidien.

Mettre en lumière le but de l'Eglise, assigné par le Christ ; et les moyens de réussir : c'est tout le programme de ce jour.

I. — « *Vous serez mes témoins* »

Au chap. I des Actes, les apôtres qui viennent de recevoir de Jésus la promesse de l'Esprit Saint « dont ils recevront bientôt le baptême », demandent à leur Maître : « Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël ? » — Voici sa réponse : « Ce n'est pas à vous de connaître les temps ni les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. Mais lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre. »

« *Eritis mihi testes* ». « Revêtus de la force de l'Esprit Saint qui les entraîne ainsi que l'énergie un moteur, ainsi qu'un vent puissant qui s'engouffre dans les voiles et propulse le navire, les apôtres de Jésus partent vers des terres souvelles et des cieux inconnus. Jadis, aux premiers jours du monde, un autre « *Eritis* », trompeur celui-là, avait entraîné la faiblesse de la femme et de l'homme à un péché qui devait perdre toute leur descendance : « Vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal. » Cette fois, les douze apôtres de Jésus ne connaissaient qu'une chose : le Bien, mais le Bien Total, le Bien sans limite, le Bien qui est la Vérité, l'Amour, le Bien qui est Dieu, le Bien Infini qui s'est fait chair, qui est mort en croix pour le salut de tous et que Dieu a ressuscité. Ils le connaissent, parce qu'ils l'ont vu, écouté, qu'ils ont mangé avec lui, que plusieurs étaient avec lui et l'ont vu dans sa gloire, brillant comme un soleil, sur la montagne sainte (II Pet., I, 18), la gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité (Jo., I, 14). De sa plénitude ils ont tous reçu, et grâce sur grâce ; la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ (*ibid.*, 16, 17).

Cette vérité, cette grâce, ils les connaissent comme une Vie qui a transformé leur vie depuis le matin de Pentecôte, comme une Lumière qui illumine leur intelligence, comme l'Amour qui enflamme leurs cœurs. Ils ont mangé le fruit délectable qui rassasie pleinement de sa douceur et de sa substantielle plénitude le cœur des humains. La Lumière ne peut demeurer sous le boisseau, le Feu ne peut pas ne pas brûler... Il faut qu'ils parlent, qu'ils chantent leur amour, qu'ils annoncent à tous, au monde entier, *la Bonne Nouvelle :* Le Sauveur est venu. Il est venu pour tous. « Il est mort et son sépulcre est encore aujourd'hui parmi nous. Il est ressuscité ; *nous en sommes tous témoins.* Elevé au ciel, il a répandu cet Esprit que vous voyez et entendez. Dieu a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous avez crucifié. Repentez-vous et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour obtenir le pardon de vos péchés ; et vous recevrez le don du Saint-Esprit. Car la promesse est pour vous, pour vos enfants, et pour tous ceux qui sont au loin, en aussi grand nombre que le Seigneur notre Dieu les appellera » (Act., II, 29-40).

Ainsi, le Christ devait s'établir et grandir dans les âmes des mortels, pour parler comme Pie XII.

En fait, l'Evangile est agissant et conquérant : 3.000 poissons dans le filet par cette première pêche... et des poissons de valeur. Car « ils sont assidus aux prédications des apôtres, aux réunions communes, à la fraction du pain et aux prières. Beaucoup de prodiges et de miracles se faisaient par les apôtres. Tous les croyants vivaient ensemble, et ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs terres et leurs biens et ils en partageaient le prix entre tous, selon les besoins de chacun. » Voilà une communauté idéale où l'on s'aime comme frères entre fils du même Dieu.

Et voici la liturgie première, quotidienne et axée sur la louange, les chants : « *Chaque jour, tous ensemble, ils fréquentaient le temple*, et, rompant leur pain dans leurs maisons, ils prenaient leur nourriture avec joie et simplicité, louant Dieu et ayant la faveur de tout le peuple. » Leur puissance de rayonnement, la puissance de l'Esprit du Christ qui les anime était telle que « *chaque jour grandissait le nombre de ceux qui marchaient dans la voie du salut* » (*ibid.*, 41, 47).

C'est admirable... et digne d'imitation. Aux apôtres d'aujourd'hui, comme à ceux de l'Eglise primitive, le Christ redit la même parole : « Vous serez mes témoins », témoins d'une vérité reçue, perçue, assimilée dans le long et fécond travail de la contemplation ou de l'amour qui n'est pas l'œuvre de quelques années seulement, mais une œuvre éternelle, une « vie éternelle », puisque cette vie éternelle consiste dans la connaissance du seul vrai Dieu et de Jésus qu'il a envoyé (Jo., XII, 3).

« *Contemplata aliis tradere* ». C'est le programme de tout apostolat comme le fut l'ardente parole de S. Jean adressant aux chrétiens sa première lettre :

« Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché, du Verbe de vie — car la Vie a été manifestée, et nous l'avons vue, et *nous lui rendons témoignage*, et nous vous annonçons la Vie éternelle qui était dans le sein du Père et qui nous a été manifestée — ce que nous avons vu et entendu, nous vous l'annonçons, afin que vous aussi vous soyez en communion avec nous, et que notre communion soit avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit complète. »

Jean jetait son filet en pleine mer, comme jadis sur le lac, « *in verbo tuo* », plein de confiance en une Parole divine qu'il avait écoutée longuement, méditée avec amour, et dont il savait, pour l'avoir tant vue à l'œuvre, qu'elle est capable de faire surgir de merveilleuses pêches à l'endroit même où les efforts humains *per totam noctem* s'avèrent impuissants. Seule la Lumière éclaire, seul l'Amour échauffe et entraîne. Un François d'Assise, un Jean-Marie Vianney, une Thérèse de Lisieux, un Jean Bosco n'ont-ils pas fait par cette méthode des pêches miraculeuses ? et l'action d'un P. Chevrier, d'un Cardijn et d'un Godin sur le monde ouvrier n'est-elle pas l'illustration du toujours infaillible *Duc in altum ?*

II. — *En pleine pâte*

L'Eglise des premiers siècles n'était pas « l'Eglise des Catacombes », enseignait récemment S. S. Pie XII. Ces nécropoles ne servaient que rarement de refuges. En ces siècles marqués de sang, la vie des chrétiens se déroulait à ciel ouvert, au milieu des rues et des maisons. Ils ne vivaient pas en marge du monde ; ils fréquentaient, comme les autres hommes, les places publiques, les bains, les boutiques, les marchés, le forum ; ils exerçaient les professions de marins, de soldats, de cultivateurs, de commerçants (cf. Tertullien, *Apol.* XLII). Vouloir faire de cette Eglise vaillante une société d'embusqués, vivant dans des cachettes, par honte ou pusillanimité, serait un outrage à leur vertu. Ils étaient pleinement conscients de leur désir de conquérir le monde au Christ, de transformer, selon l'Evangile, la vie privée et publique pour qu'il en sortit un jour une nouvelle Rome et une nouvelle civilisation. Ce but, ils l'atteignirent : Rome et l'Empire devinrent chrétiens.

« La mission de l'Eglise et de chacun des fidèles est restée la même : reconduire au Christ toute la vie privée et publique ; ne s'accorder aucun répit avant que la doctrine et la loi chrétienne ne l'aient entièrement renouvelée. Le Christ est notre Roi, notre Paix (Eph., II, 14). Plus sont violents les efforts de l'incrédulité et de l'irréligion pour éloigner du Christ et de son Eglise le chemin de l'humanité, plus doivent se serrer les rangs de la milice chrétienne et particulièrement des jeunes ; plus ils doivent combattre pour les droits souverains de Dieu et de l'Eglise dont dépendent le salut éternel des âmes, mais aussi la dignité et le bonheur des hommes sur la terre, l'ordre civil, la justice et la paix. En ce domaine, toute vivisection est mortelle ; *on ne tue pas le chrétien sans supprimer du même coup le citoyen et l'honnête homme.* Quand la vie cesse d'être chrétienne, elle est bien près de tomber dans la violence et la barbarie. »

Implanter l'Eglise dans les terres encore dans la nuit, la faire revivre, comme un phare qui se rallume, dans les régions déchristianisées, la plonger en pleine pâte comme un levain dans tous les milieux, c'est l'œuvre essentielle pour laquelle il n'y a jamais assez d'apôtres au cœur de flamme : « Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. »

III. — *Optimisme*

Il n'est pas nécessaire « d'être assuré du succès pour entreprendre ni de réussir pour persévérer ». L'honneur de travailler à l'œuvre divine est assez grand pour que l'ouvrier ne fasse pas du succès une condition de persévérance. Mais en réalité le bien se fait toujours. On dit même qu'il ne fait pas de bruit. Humble, caché, volontairement discret, peut-être est-il le plus efficace. « Le sort de la France, a écrit Mgr Lavallée, se décide peut-être dans une mansarde où quelque humble femme prie Dieu avec un grand amour. » Aux yeux de Dieu, c'est l'amour seul qui compte. Et, lorsque l'amour existe, la peine ne compte pas. « *Ubi amatur, non laboratur : aut si laboratur, labor ipse amatur* » (S. Augustin).

C'est un chant d'espérance que la liturgie de ce jour. *Spes mea in Deo.* A l'Introït : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut : de qui aurai-je peur ? » Le Ps. XXVI tout entier est à méditer :

Si se dressent contre moi des armées,
Il ne craindra pas, mon cœur.
S'il s'engage contre moi, le combat,
Cela même me donnera confiance.
Je n'ai demandé qu'une chose à Dieu ; elle m'est précieuse
C'est d'habiter dans sa maison tous les jours de ma vie,
C'est de jouir de l'amitié du Seigneur.
Il me cachera dans sa tente aux jours mauvais.
Dès maintenant, il me fait lever la tête
Et j'offrirai dans son tabernacle des hosties d'acclamation.

La Collecte nous fait demander la paix pour le monde que Dieu gouverne (or, la paix est le fruit de la soumission des âmes à Dieu) et pour la Sainte Eglise une tranquille dévotion (ce qui ne signifie pas la quiétude, mais le calme dans un monde où Dieu ait sa place).

Or, ce monde est en marche vers Dieu. « La création, nous dit S. Paul (Rom., VIII, 19, 25) attend avec un ardent désir la manifestation des enfants de Dieu. Les créatures ont été assujetties à la vanité (c'est-à-dire aux vaines fantaisies et aux passions mauvaises de l'homme pécheur) avec l'espérance qu'elles aussi seront affranchies de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu...

Et nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous gémissons en nous-mêmes, attendant l'adoption, la rédemption de notre corps. Car c'est en espérance que nous sommes sauvés. »

* *

Pour que cette espérance devienne une glorieuse réalité d'amour, l'Apôtre nous enseigne que « l'Esprit aide notre faiblesse ; prie lui-même pour nous par des gémissements ineffables », que « toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu », et enflamme notre courage par la fameuse exhortation qui est la charte des témoins = martyrs du Christ :

« *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous, comment avec lui ne nous donnera-t-il pas toutes choses ? Qui accusera des élus de Dieu ? C'est Dieu qui les justifie ! Qui les condamnera ? le Christ est mort, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, il intercède pour nous ! *Qui nous séparera de l'amour du Christ ?* J'ai l'assurance que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni les puissances, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. »

Amen.

XXIII

5e Dimanche après la Pentecôte

TÉMOINS DU CHRIST PAR LA CHARITÉ

Mes frères,

L'objet de la prédication chrétienne est surnaturel, divin : le Christ, Fils de Dieu, élevé en croix pour attirer tout à lui et entraînant l'humanité au ciel où il a placé à la droite du Père « la fragile substance de notre chair qu'il s'est unie par l'Incarnation ». Les hommes devenus par miséricorde fils adoptifs du Père, frères et amis du Fils, sont le Corps mystique dont le Christ est à la tête ; ils participent dès ce monde à la « vie éternelle » et, par la liturgie, s'associent au chant éternel qu'entendit le voyant de Patmos : « ...La louange, la gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur, la puissance et la force soient à notre Dieu aux siècles des siècles. Amen. » (Apoc., VII, 12). Associés à la louange des anges, puissiez-vous vivre d'une vie angélique, dans un amour aussi continuel que la respiration de vos poumons ou les battements de votre cœur !

Ah ! si nous voyions Dieu, me direz-vous, comme les anges le voient, l'amour et la louange nous seraient faciles ! Ecoutez une réponse qui, malgré les siècles, reste aussi actuelle qu'en l'année 180. Elle est de S. Hippolyte d'Antioche :

« Vous me dites : *Montrez-moi votre Dieu.* Moi, je vous dis : Montrez-moi l'homme que vous êtes et je vous montrerai mon Dieu. Montrez-moi si les yeux de votre âme sont clairvoyants ; si les oreilles de votre cœur sont prêtes à entendre la vérité... Dieu se montre à ceux qui peuvent le voir, je veux dire à ceux qui ont les yeux de l'âme ouverts... Tout le monde, en effet, a des yeux, mais quelques-uns les ont voilés... Vous avez les yeux de l'âme voilés, à cause des péchés et des actions mauvaises ; il faut que l'homme ait son âme pure, comme un miroir bien poli... S'il y a du péché dans l'homme, il ne saurait contempler Dieu. Montrez-moi donc si vous n'êtes pas adultère, fornicateur, voleur, médisant, colère, envieux... si vous respectez vos parents et si vous n'avez pas vendu vos enfants. Car aux coupables de ces fautes Dieu ne se manifeste pas avant qu'ils se soient purifiés... Cependant, si tu veux, tu peux guérir : livre-toi au médecin, il opèrera les yeux de ton âme et de ton cœur. Ce médecin, c'est Dieu qui donne la guérison par son Verbe et sa Sagesse. *Si vous menez une vie juste, pure et sainte, alors vous pourrez voir Dieu.* »

Ecoutez encore S. Augustin :

« Tard je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je t'ai aimée ! Mais tu étais au-dedans de moi et j'étais, moi, au dehors de moi-même. Et c'est au dehors que je te cherchais ; je me ruais, dans ma laideur, sur la grâce de tes créatures. Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi, retenu loin de toi par ces choses qui ne seraient pas si elles n'étaient en toi. Tu m'as appelé et ton cri a forcé ma surdité ; tu as brillé, et ton éclat a chassé ma cécité ; tu as exhalé ton parfum, je l'ai respiré, et voici que pour toi je soupire ; je t'ai goûté et j'ai faim de toi, soif de toi ; tu m'as touché et je brûle d'ardeur pour la paix que tu donnes. »

Ces textes si parlant vous découvrent, m. f., les raisons profondes de l'incroyance ou de l'oubli de Dieu. Une conversion est à faire. Mais ce retour à Dieu exige une « opération » préalable, par le médecin « qui donne la guérison par son Verbe et sa Sagesse. » Alors brille la lumière et rayonne la paix intime pour laquelle l'homme est fait et sans laquelle son cœur ne peut trouver le repos. Les opérations spirituelles aussi bien que corporelles sont toujours un événement, auquel on dispose le « patient » en usant de beaucoup de tact, de doigté, d'affection. En langage chrétien, ce travail de préparation qui peut être long parfois se nomme : la charité. Dans l'œuvre du Royaume de Dieu, rien ne se fait sans amour. Les « témoins » du Christ en sont-ils assez convaincus ? C'est de la primauté de la charité que la sainte liturgie veut nous pénétrer en ce jour.

Aimons nos frères en priant pour eux et en pratiquant à leur égard une délicate, une inépuisable charité. « Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres. »

I. — *Union dans la prière*

« N'ayez qu'une seule âme dans la prière » vous demande l'Eglise, au début d'une exhortation pressante tirée de la Ire Epître de S. Pierre et consacrée toute à la charité (III, 8). Indépendamment de la richesse au point de vue liturgique de cette recommandation qui veut associer la communauté humaine tout entière au cantique du « Verbe de Dieu », l'unanimité dans la prière est une obligation pour tous ceux qui aspirent à rendre témoignage à la Vérité.

1o Celui qui « est venu en ce monde pour rendre témoignage à la Vérité », passait fréquemment des nuits entières en prière. Souvent il allait au temple pour prier. Par la parole et par l'exemple, il nous exhorte à prier. Pour faire surgir du tombeau les Lazares spirituels, qui trouvera une méthode plus efficace que celle du divin Maître qui, parlant à sainte Marguerite-Marie, lui fit voir « le grand désir qu'il a d'être aimé des hommes et de les retirer de la voie de la perdition » et lui promit « que ceux qui voudraient rendre et procurer à son Cœur tout l'honneur, la gloire et l'amour qui seraient en leur pouvoir, il les enrichirait avec abondance et profusion des divins trésors dont ce Cœur est la source. » « O quel cœur que le Cœur de Jésus ! dit M. Olier ...O Jésus, souffrez... que j'adore *votre Cœur que j'ai vu encore ce matin*. Je ne puis le décrire, tant il est ravissant. Je l'ai vu comme un ciel tout rempli de lumière, d'amour, de reconnaissance et de louanges. » Jésus est le grand Religieux de Dieu et son Cœur est le Sanctuaire où Dieu est glorifié.

2o S. Paul, l'apôtre exemplaire, ne cesse de prier pour ses fidèles qu'il visite par ses lettres et exhorte à une commune prière (Rom., I, 10 ; I Cor., I, 3 ; Phil., I, 3, 11 ; Col., I, 4, 9 ; Thess., I, 2, 3).

3o Les prières de Ste Monique appelant sur son fils la lumière qui délivre et lui donnant une seconde fois le jour ; du S. Curé d'Ars remuant le monde et convertissant les âmes par sa permanente prière ; d'une Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus assurée de ce que « le bon Dieu fera toutes ses volontés » et promettant « de ne pas se reposer jusqu'à la fin du monde » ; d'un Charles de Foucauld, voyant Jésus en tout humain et travaillant à l'évangélisation, « non par la parole, mais par la présence du T. Saint-Sacrement, l'offrande du divin sacrifice, la prière, la pénitence, la pratique des vertus évangéliques, la charité, une charité fraternelle et universelle partageant jusqu'à la dernière bouchée de pain avec tout pauvre, tout hôte, tout inconnu se présentant, et recevant tout humain omme un frère bien-aimé », attestent que, de nos jours comme autrefois, ce sont les violents qui ravissent le Royaume des cieux pour eux-mêmes et pour leurs frères. C'est le but essentiel des Ordres religieux contemplatifs et pénitents.

4o Du fond du désert, l'ermite perdu en Dieu écrivait : « Lorsque vous êtes au pied d'un Tabernacle et quand je suis auprès du petit tabernacle de Beni-Abbès, ne sommes-nous pas également auprès de Jésus ? » C'est dans la même intention que les chrétiens se sont groupés en des associations de prières, dont la plus rayonnante est l'*Apostolat de la Prière* par lequel tous offrent au divin Cœur de Jésus les œuvres, les prières et les souffrances de leur journée en réparation de leurs offenses et aux intentions pour lesquelles il s'immole perpétuellement sur l'autel. Moyen facile et efficace d'orienter toute sa vie vers le divin Roi et son Royaume. La conversion, la foi, l'espérance et l'amour sont dons de Dieu.

II. — *Un beau programme de charité*

Munis de la force de Dieu, allez, m. f., à l'œuvre d'apostolat qui vous attend. Quel magnifique programme de vie vous trace l'apôtre S. Pierre ! « Soyez compatissants, fraternels, miséricordieux, pleins de modestie et d'humilité, ne rendant pas le mal pour le mal, ni la malédiction pour la malédiction, mais la bénédiction au contraire, puisque vous êtes appelés justement à posséder en héritage la suprême bénédiction. » Cette lettre n'est-elle pas l'écho fidèle de la parole du Maître : Bienheureux les doux... les miséricordieux... Faites du bien à ceux qui vous haïssent... ?

Témoins d'un Evangile de vérité et de paix, gravez dans vos âmes ces secrets de vie et de bonheur : « **Que celui qui veut aimer la** vraie vie et voir des jours heureux, interdise le mal à sa langue, et la parole de tromperie à ses lèvres ; qu'il s'éloigne du mal et fasse le bien, qu'il recharche la paix et la poursuive assidûment. Car les yeux du Seigneur sont ouverts avec complaisance sur les justes et ses oreilles à leurs prières, tandis que le regard irrité du Seigneur est sur ceux qui font le mal. » Ainsi la haine du péché et la pratique de la vertu sont le fondement de tout apostolat fructueux. » Qui donc pourra vous nuire, continue l'apôtre, si vous avez la passion du bien ? Si vous souffrez pour la justice, bienheureux êtes-vous ! Ne craignez pas les méchants, mais sanctifiez dans vos cœurs le Seigneur, le Christ, étant toujours prêts à répondre mais avec douceur et respect, à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous ; ayant une bonne conscience, afin que, sur le point même où l'on vous calomnie, vous couvriez de confusion ceux qui diffament votre bonne conduite dans le Christ... »

Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice ! Le Royaume est à eux.

« Si donc, vous dit Jésus, vous présentez votre offrande à l'autel et que vous vous souveniez que votre frère a quelque sujet de plainte contre vous, laissez là votre offrande et allez d'abord vous réconcidrez ensuite présenter votre offrande. »

Voir Dieu en tout humain. Toute âme est l'image de Dieu, elle vaut le sang de Jésus-Christ, elle est, par la grâce, le temple de Dieu. Aimez votre frère, réconciliez-vous. Aimez ainsi Dieu lui-même en tous vos frères et par-dessus tout, afin d'obtenir ces biens invisibles préparés par lui à ceux qui aiment et qui surpassent tout désir. C'est la demande exprimée par la Collecte de la messe que vous réciteriez avec avantage chaque jour après la sainte communion.

* *

— « Madame, disait un jour S. Vincent de Paul à une dame qui hésitait devant les humbles devoirs de la charité, lorsque Dieu veut sauver une âme, il envoie son Fils ! » Ce Fils a si bien pris la dernière place que personne ne peut la lui ravir... mais en amour, en don de soi, c'est la première qu'il a prise et nul ne la lui ravira jamais. C'est votre gloire de travailler à marcher humblement dans ses pas, et à gravir, s'il le veut, le même rude chemin. D'une façon ou d'une autre, les âmes se rachètent par le sang des apôtres uni à celui du Rédempteur : et cela encore, cela est surtout œuvre d'amour.

Les pécheurs, les incroyants eux-mêmes semblent avoir conscience de cette nécessité. C'est pourquoi ils sont si exigeants pour le prêtre et les chrétiens. Un jour tout récent, un prêtre parlait à un incroyant des flagellations auxquelles se livrent les moines tous les vendredis. Il crut bon d'ajouter : « Ils n'exagèrent pas. Ils ne se flagellent pas jusqu'au sang. » — Et l'autre de répondre sans hésiter : « Alors, à quoi bon ? »

Evidemment, les flagellations du saint Curé d'Ars obtinrent des pêches miraculeuses. Les pêches miraculeuses d'aujourd'hui sont le fruit d'âmes généreuses qui, silencieusement, humblement, s'immolent pour le Royaume avec un grand amour. *Violenti rapiunt illud. Amen.*

CAUSERIES SUR LA MESSE

XXXIV

PLACEAT, — BÉNÉDICTION, — DERNIER ÉVANGILE

Mes frères,

S'il était permis, dans ce lieu sacré, de faire un brin d'humour, je vous ferais remarquer que, dans notre Messe actuelle, le salut final, le congé officiel « *Ite, missa est !* » ne termine rien et ne renvoie personne ! Je pourrais ajouter qu'une anomalie identique se retrouve à l'autre extrémité du sacrifice eucharistique où l'Introït qui signifie ouverture, entrée, en fait n'ouvre rien et ne fait entrer personne puisque la Messe est déjà commencée par le célébrant qui récite les prières au bas de l'autel. Petites anomalies de notre ministère liturgique actuel qui ne peuvent scandaliser un fidèle de l'année 1948, habitué à bien d'autres anomalies plus fâcheuses.

I. — *Prière avant la bénédiction*

Donc, constatons simplement le fait : de nos jours, après le renvoi liturgique « *Ite, missa est* » la Messe continue. Le célébrant s'est retourné vers le crucifix de l'autel. Les mains jointes et appuyées sur l'autel il récite, à demi incliné, une admirable prière adressée à la Sainte Trinité, qui commence par ces mots « *Placeat* » et dont voici la traduction : « Très Sainte Trinité, que l'hommage de ma servitude vous soit agréable afin que ce sacrifice que je vous ai offert, bien qu'indigne, sous le regard de votre Majesté, me soit favorable à moi et à tous ceux pour qui je l'ai offert. »

Dans cette prière, le célébrant résume, en quelque sorte, une dernière fois, avant de quitter l'autel, tous les sentiments d'adoration, de confiance, de supplication qui ont fait vibrer son cœur durant le sacrifice qui s'achève, et aussi toutes les intentions qu'il a présentées à Dieu par Jésus-Christ. Ainsi, le prêtre répare les distractions qu'il a pu apporter dans la célébration du sacrifice eucharistique. Alors, au lieu de fuir, pourquoi les fidèles ne verraient-ils pas dans cet appendice à la Messe une occasion de faire un examen de conscience, rapide mais sincère, sur la manière dont ils y ont participé ? Apaisés par ce bon conseil, tous, y compris les fidèles toujours pressés, vous pourrez alors apprendre sans mauvaise humeur que le « *Placeat* » ne remonte qu'au IXe siècle ; qu'à cette époque, le prêtre le récitait en privé, à voix basse, après la bénédiction, avant de quitter les ornements liturgiques (d'où l'emploi du « je » au lieu du « nous ») et son nom « oraison après la Messe » ; mais que, de même que le psaume « *Judica me* » destiné à achever la préparation du célébrant sur le parcours de la sacristie à l'autel finit par être récité au bas de l'autel, de même le « *Placeat* » qui faisait partie de l'action de grâces privée du célébrant, à partir du XVIe siècle fut récité avant le départ de l'autel et fit corps avec la Messe.

II. — *Bénédiction*

Cette prière récitée, une dernière fois le prêtre baise l'autel qui représente le Christ ; il élève vers la croix, source de toute bénédiction, les yeux et les mains qu'il rejoint comme pour retenir toutes les faveurs dont Dieu l'a fait le dépositaire. Alors, il se retourne vers les fidèles et leur donne la bénédiction finale au nom du Dieu en trois Personnes que le saint sacrifice a glorifié et nous a rendu favorable.

Au lieu de maugréer contre toutes ces longueurs, m. f., le vrai chrétien évoque une scène particulièrement touchante de la vie du Seigneur. Après avoir mangé une dernière fois avec ses apôtres, leur avoir fait ses dernières recommandations, Jésus les conduisit au Mont des Oliviers. Arrivé là, il éleva les mains pour une dernière bénédiction, et en les bénissant, devant leurs yeux, il s'éleva vers son Père. Les disciples se tenaient là comme interdits et voici que deux Anges apparurent et leur rappelèrent la mission dont le Christ les avait investis : à savoir la dispersion pour la conquête du monde. Quelque chose de semblable se produit ici, à cet instant. Pendant toute la Messe, le Seigneur était parmi nous. Il nous quitte maintenant ; il nous renvoie nous aussi à notre mission : notre devoir d'état et notre travail d'action catholique. Mais il veut auparavant nous fortifier nous aussi par une dernière bénédiction.

Aussi bien, cette bénédiction finale fut-elle réclamée par le peuple chrétien lui-même, vos ancêtres. Ce n'est pas une pieuse invention du clergé pour vous conserver plus longtemps dans l'église. Dans la primitive Eglise, en effet, l'évêque, en quittant l'assemblée liturgique, bénissait uniquement les clercs officiant en disant : « *Benedicat vos Deus* ». Mais bien vite les fidèles eux aussi voulurent être bénis par le Pontife lors de son passage parmi eux ; ce geste, à leurs yeux, résumait toutes les faveurs que Dieu leur avait accordées pendant le service eucharistique. Ils y tenaient tellement à cette bénédiction, privilège de l'évêque, qu'ils la réclamèrent des simples prêtres célébrants, en l'absence de l'évêque. Les évêques parfois firent opposition. Peine perdue : la volonté du peuple fut la plus forte. Un document du XIe siècle atteste qu'à cette époque « le rite était si répandu que les prêtres ne pouvaient l'omettre sans scandale. » La coutume, comme il est arrivé souvent eut bientôt force de loi. A partir du XIIIe siècle, la Messe se termine normalement par la bénédiction. L'évêque la confère sous une forme très solennelle que vous connaissez ; le prêtre, lui, n'a pas le droit de la chanter et il la donne dans un geste moins ample. Mais l'un et l'autre agissent au nom du Seigneur, après avoir donné un baiser d'adieu à l'autel qui représente Notre-Seigneur. Et le peuple chrétien reçoit ainsi un dernier gage de la bienveillance de la Sainte Trinité.

III. — *Dernier évangile*

Enfin, le célébrant lit le début de l'évangile selon S. Jean. Il saute aux yeux que ce « dernier évangile » constitue un second appendice à la Messe dûment clôturée par la bénédiction finale. Là encore, ce prolongement de la Messe ne provient pas d'une initiative du clergé, mais des fidèles, des laïcs.

De tout temps, en effet, mais surtout au Moyen Age, les fidèles manifestèrent une grande dévotion à cette page évangélique. Sans doute à cause du carac-

tère un peu mystérieux des thèmes qu'elle traite : la Lumière et les ténèbres, la Vie et le monde. Des chrétiens en portaient la copie sur eux. On lisait l'Evangile sur les nouveaux baptisés, les nouveaux mariés, les jeunes mères, et sur les malades, pour écarter les méfaits de l'orage et généralement pour se protéger contre les embûches du démon. Cette lecture, en somme, était considérée comme un sacramental très efficace. C'est pourquoi les fidèles désirèrent vivement que le prêtre lut « sur eux » après la Messe cet évangile qu'il récitait simplement à voix basse, en retournant à la sacristie, comme prière d'action de grâces privée, du moins au XIIIe siècle. Ils obtinrent gain de cause vers le XVe siècle, et au XVIe siècle, le pape S. Pie V fit entrer officiellement dans la liturgie du nouveau missel cette lecture qui n'était encore que privée et facultative. Il fut entendu toutefois que dans le cas où deux solennités se rencontraient le même jour (ex. 29 juin : S. Pierre et S. Paul — et dimanche occurrent) on remplacerait la lecture du passage johannique par l'évangile du dimanche « occurrent ».

Ne nous plaignons pas de cette prière supplémentaire ! Je dis « prière », car ce prologue de S. Jean qui forme habituellement le dernier évangile de la Messe, dans l'esprit de ceux qui l'ont introduit dans le saint sacrifice est moins l'annonce de la Parole divine qu'une prière, je dirais même une sorte d'exorcisme. Comme elle peut servir à notre action de grâces ! Elle constitue, en effet, un magnifique acte de foi et de ferme confiance au Verbe incarné qui, sous les espèces du pain et du vin, est venu sur l'autel et a habité parmi nous pour nous permettre de devenir enfants de Dieu.

* *

Je n'ai pas à vous répéter qu'il ne faut pas quitter l'église avant que le dernier évangile soit lu. Je vous l'ai dit une fois. Vous l'avez compris. Félicitations. Vous comprendrez encore mieux, je l'espère, après ces quelques explications. Et si quelques-uns parmi vous sortent avant la fin, j'ai dans le cœur encore assez de charité pour penser qu'ils sont fatigués ou pressés par quelques nécessités, ou des usagers occasionnels.

Quant à vous, vous partirez, j'en suis convaincu, le cœur rempli de joie d'avoir jusqu'au bout profité du sacrifice eucharistique.

Ne reniez pas ce qu'ont voulu vos ancêtres. — Fidélité. *Amen.*

XXXV

LA MESSE DOMINICALE : FÊTE DU CHRÉTIEN

Si l'on demandait à un catholique « moyen », en l'an 1948, quelle est la plus grande fête de l'année liturgique, je craindrais fort une réponse peu orthodoxe : les uns citeraient Noël ou la Toussaint ; d'autres le 15 Août ; peut-être même la fête de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus ou celle de S. Antoine de Padoue, à moins que celle du patron de leur paroisse n'emportât leur préférence.

Eh bien ! non : en vérité, il ne s'agit ni des unes, ni des autres : notre grande fête à nous chrétiens, la fête des fêtes de notre communauté chrétienne c'est *Pâques*.

I. — *Parce que c'est la Résurrection du Seigneur*

Lorsqu'au mois de mai 1945, l'ennemi capitula, il y eût, vous vous en souvenez, en pleine semaine, deux jours chômés et bien fêtés. Six années de guerre, d'occupation, de déportation ; six années de deuil, de larmes, valaient bien une grande fête !...

Pâques, c'est l'anniversaire d'une délivrance plus extraordinaire encore et plus réelle que celle de 1945. Pâques, c'est l'anniversaire du triomphe du Christ sur la mort. Et cette victoire c'est aussi la nôtre. Si le Christ est ressuscité, nous aussi nous ressusciterons. Car Pâques c'est pour nous la libération du péché, notre entrée dans la vie de Dieu. Avec Pâques et la victoire sur la mort et le péché, c'est la certitude pour nous de ne pas mourir comme des chiens : nous pouvons croire à la Vie éternelle.

Aussi bien, enlevez Pâques, le christianisme s'effondre. Ste Thérèse de Lisieux, S. Antoine de Padoue et les autres saints ont vécu dans l'illusion et l'enfant que nous fêtons à Noël termine sa destinée tragique sur un gibet. Quant à nous, nous mourrons à notre tour d'une mort sans espoir. Pâques est donc bien la grande fête des chrétiens, celle qui rend possible toutes les autres fêtes. C'est la clé de voûte de toute l'année liturgique. Sans clé de voûte, l'Eglise s'effondre et ensevelit les fidèles sous ses ruines. Sans Pâques, notre espérance s'effondre et nous sommes ensevelis sous les ruines de notre espoir déçu et de notre foi mensongère. Cette grande vérité que nous oublions trop, S. Paul la rappelait déjà à ses auditeurs : « Si le Christ n'est pas ressuscité des morts, notre foi est vaine et nous sommes les plus malheureux des hommes. »

II. — *Le dimanche continue et rappelle Pâques*

Mais si la fête de Pâques commémore un événement si important ; si Pâques domine tellement l'histoire du monde et la vie de chacun de nous, l'Eglise ne peut pas se contenter d'un rappel annuel. Elle voudra un rappel hebdomadaire de ce prodigieux événement. Et de fait, il y aura, dès le début de l'Eglise, une *Pâques hebdomadaire,* le dimanche, — *le jour du Seigneur,* — parce que c'est un dimanche matin qui a vu le Christ sortir du tombeau pour vivre à jamais d'une vie nouvelle et immortelle ; parce que c'est un dimanche qui a inauguré ce monde nouveau et cette vie nouvelle avec le Christ Jésus ressuscité des morts.

Ouvrons l'Evangile. Nous voyons, « le premier jour de la semaine », de grand matin, les Saintes Femmes, Marie de Magdala, venir au tombeau et le trouver vide. Et c'est au soir de ce jour-là « le premier de la semaine » précise encore S. Jean, que le Ressuscité prend place tout-à-coup au milieu des Onze réunis et soudain remplis d'une immense joie. Aussi, pour commémorer cet heureux événement, cette bienheureuse réunion pascale du Ressuscité avec ses disciples, nous voyons nos frères les premiers chrétiens, dès les premiers jours de l'Eglise naissante, prendre l'habitude de se réunir en l'honneur du Seigneur ressuscité pour le banquet eucharistique. C'est notre Messe qui est célébrée en l'honneur du Ressuscité. Et c'est très bien ainsi. Le chrétien, n'est-ce pas, en effet, d'abord « quelqu'un qui croit à l'Amour », à l'amour du Christ Jésus, prouvé par son sacrifice, son corps immolé et son sang versé ? Alors, n'est-il pas normal que les chrétiens, en ce jour anniversaire du triomphe de leur Chef, se souviennent de cet Amour infini en renouvelant le sacrifice eucharistique : « *Faites ceci en mémoire de moi* » avait prescrit Jésus ; — « *Unde et memores...* Nous nous souvenons, Seigneur », répondent en écho toutes les

générations chrétiennes, le jour anniversaire de sa Résurrection.

D'ailleurs un chrétien, ce n'est pas seulement quelqu'un qui croit à l'Amour de son Dieu, c'est aussi quelqu'un qui répond à cet Amour, qui témoigne de son amour en glorifiant le Père et en servant ses frères, comme Jésus. Et précisément, c'est encore par le saint sacrifice de la Messe que nous glorifierons notre Père des cieux en lui offrant son Fils et en nous offrant nous-mêmes : « *Offerimus...* » et c'est à la Messe que Jésus nous convoque pour nous dire : « Mange ma chair et bois mon sang pour recevoir la force et t'oublier au service des autres. » Et c'est ainsi que la Messe dominicale nous rappelle tout notre idéal chrétien et nous donne en même temps la force de l'incarner dans toute notre semaine d'homme.

Ainsi le comprenaient les premiers chrétiens ; la preuve, ce texte bien connu et déjà cité de S. Justin (vers 150) : « Le jour qu'on appelle le jour du Soleil, tous dans les villes et à la campagne, se réunissent dans un même lieu. On lit les mémoires des Apôtres et les écrits des prophètes autant que le temps le permet. Quand le lecteur a fini, celui qui préside fait un discours pour avertir et pour exhorter à l'imitation de ces beaux enseignements. Ensuite nous nous levons tous et nous prions ensemble à haute voix. Puis, lorsque la prière est terminée, on apporte du pain avec du vin et de l'eau. Celui qui préside fait monter au ciel les prières et les eucharisties autant qu'il peut et tout le peuple répond par l'acclamation : *Amen*. Puis a lieu la distribution et le partage des choses consacrées et l'on envoie leur part aux absents par le ministère des diacres. »

Et c'est ainsi que le comprenaient les païens, la preuve : ce texte de Pline l'Ancien à l'empereur Trajan en 112 sur les chrétiens d'Asie Mineure : « J'ai appris d'eux qu'ils se réunissent le dimanche et chantent des hymnes à Christus comme à Dieu. »

Le signe des chrétiens, c'est la célébration du dimanche par le saint sacrifice de la Messe.

III. — *Le dimanche est le jour des chrétiens*

Après ces explications, vous comprenez mieux l'importance et le caractère de notre dimanche. Dans la religion juive, le « jour sacré » c'était le 7me, le samedi, la fête du repos, du chômage (Sabbat vient d'une racine hébraïque qui veut dire chômer). Le sabbat juif achevait la fin d'une semaine et commémorait, comme dans la lassitude, le repos du Créateur. Le dimanche chrétien au contraire c'est la fête de la vie et de la joie parce que à l'origine de tous les dimanches il y a un premier dimanche éclatant de vie, de santé, de bonheur et d'allégresse. Mais parce qu'il n'y a pas de fête joyeuse sans réunion de famille, et parce que chaque dimanche inaugure dans la joie et la jeunesse une semaine nouvelle, aussi bien en cette fête du Christ ressuscité, qui est aussi notre fête, toute la famille des chrétiens se groupera autour de lui. La Messe sera le *grand Rassemblement* non seulement de tous les fidèles vivants présents et évoqués au Memento des Vivants, mais de tous les saints du ciel évoqués nommément au nécrologe, globalement au « Memento des Morts ».

Si on peut dire pour une semaine sans dimanche, un dimanche sans Messe, c'est l'enfer commencé, ainsi un dimanche avec la Messe dominicale, c'est déjà le ciel commencé. Les autres jours appartiennent encore au monde, à la cité des hommes, à la dure conquête du pain quotidien. On est en costume de travail. Ce sont des jours ouvriers, des jours « servils ». Le dimanche c'est le jour noble, le jour seigneurial. On est endimanché ; on entre dans le repos ; on oublie autant que faire se peut la terre pour faire une cure céleste. Le Christ apparaît de nouveau à son Eglise et l'associe à la vie et à la joie de sa résurrection. On entend sa parole, on chante ses louanges, on s'associe à son Sacrifice, on s'agenouille à sa table. En un mot, déjà sur cette terre, chaque dimanche, on est déjà admis à vivre comme un citoyen du ciel (en attendant le dimanche sans soir de l'éternité bienheureuse).

Vous saisissez l'importance de la Messe dominicale dans votre vie chrétienne. Ne l'oubliez jamais : *Vous êtes les Fils de la Résurrection et chaque dimanche est une Pâque*. Ne croyez pas, chrétiens, avoir fait votre devoir en « assistant » plus ou moins passivement à la Messe, selon l'expression populaire : « aux grandes fêtes » de l'année. Un simple dimanche est une très grande fête, bien plus importante que celle de S. Joseph ou de la Présentation de la Sainte Vierge parce que c'est une fête de Notre-Seigneur et que Notre-Seigneur est plus grand que sa Mère ou son Père adoptif. Et voilà pourquoi les 52 dimanches de l'année sont des fêtes d'obligation. Et quiconque refuse de sanctifier le dimanche par la participation au sacrifice de la Messe nie pratiquement la Résurrection de Notre-Seigneur.

* *

Deux histoires authentiques pour terminer.

La première se place de nos jours. Un brave homme s'était converti lors d'une mission. Dans une conversation, le vicaire de sa paroisse qui, à tort ou à raison, passait pour trop exigeant, lui rappelle le devoir dominical : Alors, Père Untel, maintenant que vous avez fait votre mission, on va vous voir à la Messe tous les dimanches ? Et le vieux paysan méfiant de répondre : « Oh ! M. l'abbé, vous exagérez toujours ! »

La deuxième se passe en l'an 304 à Carthage. Le chef de la police a surpris des chrétiens assistant à la Messe dans une maison. Le prêtre, Saturnin, est fait prisonnier avec 4 enfants, 26 hommes et 18 femmes. Le proconsul Amalinius l'interroge : « Pourquoi violes-tu la loi des empereurs ? » Et le prêtre de répliquer : « Il n'est pas permis d'omettre le Dominicum. »

Il toise maintenant le chrétien qui a prêté sa maison : « Des assemblées ont eu lieu chez toi ? — Oui, nous avons célébré le Dominicum. — Pourquoi permettais-tu à ceux-ci d'entrer chez toi ? — Parce que c'était mes frères. — Tu aurais dû les empêcher d'entrer. — Je ne pouvais pas, nous ne pouvons pas vivre sans le Dominicum. » Et la même réponse jaillit de toutes les lèvres : « Nous ne pouvons pas vivre sans le Dominicum. »

Au jour et à l'heure où les païens célébraient le culte du soleil, au mépris de la mort, les premiers chrétiens préféraient, en célébrant le Dominicum, se tourner vers le vrai Soleil, le Soleil de Justice qui, au matin de Pâques, avait surgi de la nuit du tombeau, vaincu par les ténèbres du péché pour ne plus s'éteindre désormais. Vingt siècles plus tard, pour nous encore, le dimanche matin c'est l'Aurore du Christ. Sachez être là, chaque dimanche à la Messe, lorsque ce divin Soleil se lève pour illuminer toute votre semaine d'homme. *Amen.*

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XIII

NATURE ET FONCTIONS DES ANGES, SELON LES PÈRES DE L'ÉGLISE

Les grandes découvertes astronomiques des trois derniers siècles ont soulevé bien des fois la question de savoir s'il y a d'autres mondes habités que le nôtre. Jusqu'ici, aucune réponse n'a pu être donnée. Certains philosophes, un grand nombre d'incroyants s'imaginent que l'homme représente l'extrême sommet, la dernière pointe de l'être. Ils en conçoivent un orgueil incommensurable et presque inconscient. Dieu s'incarne, pour eux, dans tel peuple, dans telle race, dans tel génie ou individu. Forme moderne de l'idolâtrie. On n'adore plus des statues de bois et de pierre, on adore un parti ou une race ou un homme.

Dans la pensée catholique, perspective toute autre : l'homme est non au sommet, mais au centre de la création, à cheval sur deux mondes : le visible et l'invisible. Au-dessus de lui, il y a tous les degrés d'êtres que représentent les Anges, en leurs chœurs divers. Au-dessus des Anges, la Très Sainte Trinité.

Mais quelle idée des Anges, dans la tradition catholique ? Et quelle idée de leurs fonctions ?

I. — *Nature des Anges*

Une évolution nette se montre ici, conséquence de la précision croissante des notions philosophiques et théologiques.

Unanimité sur ce point : les Anges sont supérieurs aux hommes, inférieurs à Dieu. Ils ressemblent à la fois aux hommes et à la divinité. A l'homme, parce que créatures ; à Dieu, parce que doués d'intelligence et d'amour, ce que nous sommes aussi. Ils pensent, agissent librement, l'emportent sur nous très nettement, par la science, la puissance, l'ampleur des fonctions qui leur sont confiées.

TERTULLIEN : « Tout esprit est ailé. C'est le cas des anges et des démons. C'est pourquoi en un moment, ils sont partout (où ils veulent aller) : tout l'univers est un seul lieu pour eux. Tout ce qui se produit partout, ils le savent aussi aisément qu'ils le disent. Leur vélocité passe pour divinité, parce qu'on ignore leur substance. » (Dans *Apologeticus*, n° 22, *P. L.*, I, col. 405).

Idées analogues chez tous les Pères. L'un des derniers, Grégoire le Grand, s'exprime ainsi dans ses *Moralia*, sorte de théologie composée entre 578 et 595 :

« La nature des anges diffère de la nôtre, actuellement, en ce que nous sommes bornés à un lieu et limités par une ignorance d'aveugles. Les anges au contraire sont bien circonscrits à un lieu, mais leur science est infiniment plus développée que la nôtre. Cette science se dilate en eux à la fois du dedans et du dehors, car ils contemplent la source même de toute science (*Moralia, P. L.*, LXXV, col. 556).

Sur tout cela, accord complet chez tous les théologiens. Mais le point délicat est le suivant : comment concevoir la nature des Anges ? Les Pères ont fort bien vu qu'ils ne pouvaient avoir la simplicité inimitable et incommunicable de la nature divine. Ils sont *composés*. Mais composés de quoi ? C'est ici que la théologie a beaucoup évolué. Nous répondons aujourd'hui : les Anges sont composés d'*essence* et d'*existence*. Ils sont bien de purs esprits, mais ils ont reçu l'être par création, donc leur essence est distincte de leur existence, puisqu'elle peut être conçue à part de leur existence. En Dieu, au contraire, aucune distinction entre l'essence et l'existence, il est par soi, il est nécessairement, l'existence fait partie de son être, en est un attribut essentiel, il ne peut pas ne pas être, et c'est en cela qu'il est éternel. Un ange, même s'il était créé de toute éternité, ne serait pas éternel par soi, mais resterait un être *créé*, c'est-à-dire existant non par soi, mais par Dieu seul.

Tout cela est subtil et profond. Les Pères voulaient évidemment dire quelque chose de semblable, car ils insistent souvent sur l'*incorporéité* des anges. Mais la plupart d'entre eux, par là, veulent dire seulement que les anges n'ont pas un corps comme le nôtre. Et quand ils veulent s'expliquer à fond, ils disent que les anges ont une sorte de matière ignée ou aérienne. Dans notre langue actuelle, ils diraient les anges ont un corps « éthéré ».

Ainsi, dans le texte cité tout-à-l'heure, Grégoire le Grand ajoute :

« Par comparaison avec nous, ils sont des esprits, mais par rapport à l'Esprit souverain et illimité, ils sont des corps » *(Ibidem)*.

Les Pères avaient dans la Bible des textes qui contribuaient à les égarer, car ils les interprétaient littéralement alors qu'il aurait fallu les comprendre spirituellement. Exemples :

S. BASILE : « Chez les vertus célestes la substance est, pour ainsi dire, un esprit aérien ou un feu immatériel, selon ce qui est écrit : « Il fait de ses anges des esprits et de ses ministres des flammes de feu » (Ps. 103). C'est pourquoi ils occupent un lieu et se rendent visibles à ceux qui en sont dignes, en se montrant sous la forme de corps qui leur sont propres » *(De Spiritu sancto* (375), l. XVI, chap. 38, *P. G.*, XXXII, col. 136).

Enfin S. Jean Damascène regardait les anges comme des « flammes sans matière » *(De fide orthodoxa*, vers 750, *P. G.*, XCIV, col. 865).

De tout cela on peut conclure : le langage des Pères est imprécis faute d'une nomenclature philosophique certaine ; mais ils sont unanimes sur les points indiqués : supériorité des anges, intelligence et spiritualité plus hautes, mais analogues à celles des humains.

II. — *Fonctions des anges*

En ce qui concerne ces fonctions il y a parfaite concordance de vues entre les Pères et les théologiens. Double mouvement chez les anges : ils *montent* et *descendent*, — montent vers Dieu, descendent vers l'homme.

Beau passage de Bossuet, sur ce point :

« *Ascendentes et descendentes* (il cite le songe de Jacob). Ils descendent de Dieu aux hommes, ils remontent des hommes à Dieu, parce que la sainte alliance qu'ils ont renouvelée avec nous les charge d'une double ambassade. Ils sont les ambassadeurs de Dieu vers les hommes, ils sont les ambassadeurs des hommes vers Dieu. Quelle merveille ! nous dit S. Bernard ; chrétiens, le pourrez-vous croire ? Ils ne sont pas seulement les anges de Dieu, mais encore les anges des hommes : *Illos utique spiritus tam felices et tuos ad nos et nostros ad te angelos facis.* « Oui, Seigneur, nous dit ce saint homme, ils sont vos anges et ils sont les nôtres. » Anges, c'est-à-dire envoyés ; ils sont donc les anges de Dieu, parce qu'il les envoie pour nous assister ; et ils sont les anges des hommes, parce que nous les lui renvoyons pour l'apaiser. Ils viennent à

nous, chargés de ses dons ; ils retournent chargés de nos vœux ; ils descendent pour nous conduire ; ils remontent pour porter à Dieu nos désirs et nos bonnes œuvres. Tel est l'emploi et le ministère de ces bienheureux gardiens » *(Panégyrique pour la Fête des Anges gardiens,* éd. Lachat, XII, p. 335).

Et Bossuet consacre tout son premier point à expliquer ce qui meut les anges à venir à notre aide : sans doute c'est d'abord l'obéissance à Dieu, mais Dieu a mis en eux, précisément pour les utiliser envers nous une vertu divine : *la charité.* De même que la charité est la vertu suprême de l'homme, ce qui lui donne Dieu et le rend semblable à Dieu, qui est tout charité, de même les anges ne sont des bienheureux, au ciel, qu'en vertu de la charité et cette charité ne leur permet pas de se tenir simplement dans le repos de leur félicité sans fin.

Les anges ont donc été choisis par Dieu pour être nos compagnons de route, nos guides, nos *gardiens.*

C'est une doctrine patristique séculaire que chaque homme a un ange gardien. Le *Pastor* d'Hermas estime même que chaque homme en a deux : un bon et un mauvais ! Sur ce point, Origène est également très formel :

« Auprès de chacun, il y a deux anges, l'un de sainteté, l'autre d'iniquité. Si de bonnes pensées se trouvent dans notre cœur et si la sainteté grandit dans notre âme. pas de doute que l'ange du Seigneur nous parle ! Mais si le mal se glisse dans notre cœur, c'est l'ange du diable qui nous parle. De même qu'il y a deux anges auprès de chaque homme, je m'explique que dans tous les pays il y ait deux catégories d'hommes, des bons et des mauvais » *(In Lucam,* n° 12, *P. G.,* XIII, col. 1829, vers l'an 233).

Les Pères sont unanimes encore à dire que les anges ne sont pas seulement préposés aux individus, mais aussi aux royaumes et aux collectivités.

Pour le Pastor d'Hermas, les anges, créés les premiers, « sont préposés au monde » (Vision III, 4, 1).

S. Basile : « Ils ont tous le même nom d'anges, et ils ont tous en effet la même nature, mais les uns sont préposés aux peuples, les autres sont adjoints comme compagnons à chaque fidèle » *(Contra Eunomium,* l. IV, chap. 1, *P. G.,* XXIX, col. 656).

* *

Conclusion. — Bien loin de diminuer l'homme, la foi aux anges le grandit. Sans doute l'orgueil humain est fier de penser, même sans raison, qu'il est le sommet de l'évolution universelle, mais la foi chrétienne élève notre humilité davantage, en faisant de nous 1° les égaux des anges, par la foi, l'espérance, la charité, par l'identité du but à atteindre et de la félicité éternelle à obtenir, — 2° les participants de vraiment, nous sommes « des dieux », au sens qui vient d'être défini.

Enfin, S. Jérôme a prononcé une belle parole, quand il a dit :

« Grande dignité des âmes, qui fait que chacune d'elles, depuis l'instant de sa naissance, reçoit un ange délégué à sa garde ! » *(Commentaires de S. Matthieu,* vers 398, *P. L.,* XXVI, col. 130).

S. Augustin de son côté a bien fait ressortir que l'identité de destinée entre les anges et les hommes fait qu'ils appartiennent au même royaume, la *Cité de Dieu ! (De Civitate Dei,* l. XII, chap. 9).

MOIS DU SACRE-CŒUR

I

Fête du Sacré-Cœur

(1er vendredi de juin)

LE SACRÉ-CŒUR, ESPOIR ET SALUT DE LA FRANCE

Dans nos églises, sur le drapeau aux trois couleurs, à la soie blanche écussonnée de l'image du Sacré-Cœur, court aussi, habituellement, cette invocation : « Cœur sacré de Jésus, espoir et salut de la France ! »

A quand remonte cette invocation ? Quelles circonstances l'ont dictée ? Dans quel danger du dehors ou du dedans a-t-elle jailli de nos lèvres et de notre cœur ?

Je ne sais ! Mais vous conviendrez qu'elle a rarement été autant de circonstance que depuis le grand cataclysme. Vous sentez qu'elle est bien placée sur nos lèvres en cette fête du Sacré-Cœur, dans notre pays, à peine convalescent, affaibli et divisé.

Le Cœur de Jésus reste notre espoir, le Cœur de Jésus reste notre salut.

I. — *Cœur de Jésus, espoir de la France*

Si nous regardons les deux plus grandes puissances territoriales et militaires du monde actuel, il nous semble que nous ne pouvons que répéter avec les Israélites d'autrefois : « *Hi in curribus, et hi in equis...* Ceux-là se confient dans leurs chars de guerre et ceux-ci dans leur cavalerie redoutable, pour nous, nous invoquerons le nom du Seigneur notre Dieu, *nos autem invocabimus nomen Domini, Dei nostri.* »

Certes, en face du matériel, de la puissance économique et financière, c'est un espoir bien léger, bien fragile, bien inconsistant pour les sans-Dieu que cette invocation du nom du Seigneur ! Pour nous, qui croyons à la Providence, c'est un espoir ferme, solide, inébranlable. Comme l'écrivait à ses fils un des grands chefs de l'autre guerre : « après tout, le généralissime, c'est Dieu ! »

Mais sur Dieu même pouvons-nous compter et nous appuyer dans notre effacement ? Ne lui avons-nous pas signifié et assez hautement qu'il n'avait pas à se mêler de nos affaires publiques ? Le laïcisme, notre laïcisme officiel, qu'est-il autre chose qu'une conception et une organisation de la vie nationale en dehors de Dieu ?

Ne discutons pas ! Peut-être pourrions-nous plaider notre cause même sur ce terrain de la justice divine ; rappeler à Dieu que nous sommes un peu comme le fils de la parabole qui dit : non, à son père, mais lui obéit quand même ; débattre avec lui le marché d'Abraham, sûrs qu'il trouverait chez nous et au centuple dans nos saints, nos missionnaires, nos religieuses et nos bons chrétiens, les dix justes qui manquèrent à Sodome et à Gomorrhe. Ne discutons pas ! Nous avons péché ; et le pécheur n'a pas de droit à faire valoir.

Mais si nous ne pouvons en appeler à la justice de Dieu, il nous reste de nous réfugier près du Dieu bon, pitoyable, miséricordieux, près du Dieu qui s'est fait homme pour sauver les pécheurs, près du Dieu fait homme, Notre-Seigneur qui est surtout « un Cœur », le Sacré-Cœur.

Toujours il demeure le suprême espoir de ceux qui ont prévariqué, individus ou nations, puisqu'il est

venu pour ceux-là, pour les pécheurs, et qu'aux âmes pénitentes il ouvre son cœur comme un refuge de salut : *pœnitentibus salutis refugium*, ainsi que s'exprime la Préface de la messe du Sacré-Cœur.

Et nous pouvons bien ajouter, sans mériter qu'on nous taxe de chauvinisme : espoir de la France.

N'est-ce pas un pape, *Léon XIII*, qui a écrit lui-même : « Si l'on considère les choses et les événements qui se déroulent sous nos yeux, on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'il a été dans les desseins de la divine Providence d'unir la Frane au Sacré-Cœur, par les liens d'une affection privilégiée » (Lettre à l'évêque de Marseille, 6 juil. 1899).

« Ces choses et ces événements » qui montrent clair comme le jour cette affection privilégiée est-il besoin de les rappeler ?

C'est chez nous que Notre-Seigneur s'est choisi celle qui devait être le héraut de la dévotion à son divin Cœur, Ste Marguerite-Marie.

C'est chez nous qu'il a trouvé depuis les adorateurs les plus fervents et les plus intrépides de son Sacré-Cœur.

C'est chez nous qu'il a vu s'élever, dressé sur la colline de Montmartre comme sur un immense piédestal aux yeux de la capitale, de la France et du monde, le temple d'une munificence insigne dédié à son Cœur.

Léon XIII pouvait conclure : « L'avenir est bien sombre ; mais Nous en sommes convaincus, aussi longtemps que votre pays gardera la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et s'il plaît à Dieu il la gardera toujours, il aura en elle, par le fait même, un gage précieux de salut. »

II. — *Cœur de Jésus, salut de la France*

« Un gage précieux de salut ». Ce mot du pape achève de justifier l'invocation du drapeau des hommes de France. Le Cœur sacré de Jésus n'est pas seulement pour nous un espoir, il est l'espoir de salut, il est le salut de la France, ...si la France sait garder sa dévotion passée à ce divin Cœur.

Et notre salut, il le sera dans toute l'étendue de ce mot. Dans les litanies de la T. S. Vierge, quand nous invoquons Marie sous le vocable de « *Salus infirmorum* », nous implorons de sa maternelle bonté, et la santé de leur corps et le salut de leur âme. C'est aussi dans ces deux sens que le Cœur de Jésus s'offre à nous comme le salut de notre Patrie.

Le corps d'un pays, ce sont ses frontières, ses villes et ses villages, sa métropole et son empire.

Et cette renaissance de nos villes en ruines, de nos campagnes et le retour de la France à sa grandeur passée, nous serions vraiment bien oublieux de notre histoire et bien ingrats envers le « Christ qui aime les Francs », si nous doutions un seul instant que puisse l'opérer celui de qui relèvent tous les empires. La France n'était plus que le petit royaume de Bourges quand Dieu la sauva par le miracle de Jeanne d'Arc. Et si vous pensiez que pareille épopée ne se répète pas deux fois dans l'histoire d'un peuple, que l'ère des miracles est à jamais révolue, que la France a accumulé trop de fautes, c'est que vous auriez moins de foi en Dieu, moins de confiance dans le destin de notre pays, moins le sens de ce que Bossuet intitulait l'histoire universelle, que les étrangers eux-mêmes, puisque plus d'un siècle après Jeanne d'Arc, Charles-Quint, roi d'Espagne et empereur d'Allemagne, maître d'un si vaste territoire qu'il disait que le soleil ne se couchait pas sur son empire, rêveur impénitent de la domination universelle du monde, ne pouvait s'empêcher d'avouer : « Il n'y a pas nation au monde qui fasse plus pour sa ruine que la française, et néanmoins tout lui tourne à salut, Dieu ayant en sa protection partiulière le roi et le royaume. » Et comment jugez-vous notre libération de 1944-1945 ?

L'âme d'un pays, ce sont son esprit et son génie, l'idéal dont il vit, les vertus qui ont trempé ses enfants au cours des siècles.

Si la France, blessée et mutilée dans sa chair, avait par surcroît perdu son âme, comme on le dit quelquefois, — ce qu'il faudrait voir, — qui donc peut la lui redonner, sinon le Christ, puisque cette âme est si profondément chrétienne, qu'aujourd'hui, comme au temps des Croisades, Français et Chrétiens restent deux mots qui signifient la même chose. Un romancier, qui n'a rien d'un René Bazin ni d'un dévot, en rendait témoignage à la veille de la guerre. « Quand nous passons devant une église ou une fondation catholique, écrivait Pierre Benoit au retour d'un voyage à Ceylan, mon guide cingalais me le signale d'un sourire engageant ; il faut s'y résigner, pour ces êtres primitifs, catholicisme est synonyme de France et réciproquement » (cité par *Vie Catholique*, 1er mai 1926).

Et depuis Paray-le-Monial, depuis que N.-S. nous a montré son Cœur, depuis que la dévotion au Sacré-Cœur est devenue la forme de notre religion au Christ et à Dieu dans le Christ, c'est aussi par le Sacré-Cœur que Dieu sera, si nous le demandons et si nous le voulons, le salut de la France, son redressement et sa vie.

C'est suite logique. Mais pour aider et accroître notre confiance, le Sacré-Cœur a voulu nous le faire savoir par l'entremise de ces saintes âmes dont il a fait ses confidentes et ses messagères, une Ste Marguerite-Marie, de la Visitation de Paray-le-Monial et une Mère Marie de Jésus du monastère des Oiseaux. Ne disait-il pas à cette dernière : « La France est toujours bien chère à mon divin Cœur... La foi et la religion refleuriront en France par mon divin Cœur... Je prépare à la France un déluge de grâces quand elle sera consacrée à mon divin Cœur » (cité par le P. Lémius, *Les grands desseins du Sacré-Cœur de Jésus et la France*, p. 42-43).

* *

« Je prépare à la France un déluge de grâces quand elle sera consacrée à mon divin Cœur ».

Notre invocation nationale au Sacré-Cœur : « Cœur sacré de Jésus, espoir et salut de la France », n'est-elle pas à la veille, malgré nos épreuves pressantes, d'être exaucée, d'obtenir ce qu'elle demande, de passer du domaine des désirs à celui de la réalité ?

Le grand mouvement de consécration des familles françaises au Sacré-Cœur dont les évêques de France ont pris l'initiative, n'a-t-il pas revêtu aux yeux de Dieu le caractère d'une consécration nationale ? La famille est la cellule mère d'une nation. Elle a donc un droit de nature à représenter l'Etat, à le suppléer, à l'engager même au moins devant Dieu. Les chefs de famille ont pris conscience de vos responsabilités en cette heure grave. Ils ont fait leur consécration familiale ; ils l'ont faite réfléchie, loyale, vécue ; ils l'ont faite ce qu'elle est : un engagement

d'honneur de respecter à leur foyer la charte familiale évangélique. Puisqu'il en est ainsi par tout le pays, parce qu'ils représentent la France, ce sera sur nous le déluge de grâces que Jésus prépare à la France consacrée à son divin Cœur.

II

2e Vendredi du mois du Sacré-Cœur

LA COLLECTE DE LA MESSE DU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

La « collecte » est la première des trois oraisons propres à chaque messe.

Cette oraison est presque toujours construite sur le même modèle : l'invocation du début et la conclusion de la fin ; elle renferme deux parties principales : d'abord l'énoncé très sommaire du mystère ou de la fête du jour, ensuite une demande en rapport avec ce mystère ou cette fête.

La collecte de la messe du Sacré-Cœur a cette forme classique : 1o l'énoncé de l'objet de la fête, précédé de l'invocation : *O Dieu qui daignez miséricordieusement nous enrichir d'infinis trésors de dilection dans le cœur de votre Fils, blessé par nos péchés ;* 2o la grâce demandée, suivie de la conclusion : *faites, s'il vous plaît, qu'en lui rendant le dévot hommage de notre piété, nous remplissions aussi l'office d'une digne satisfaction. Par le même J.-C...*

Voici du même coup fixé le thème de nos réflexions :

1o L'objet de la dévotion au Sacré-Cœur : son cœur aux richesses infinies et son cœur broyé à cause de nos péchés ; — 2o l'esprit ou la pratique intérieure de la dévotion au Sacré-Cœur : la piété et la réparation.

I. — *L'objet de la dévotion au Sacré-Cœur*

Le Cœur de Jésus, c'est pour nous la représentation, le symbole, la récapitulation de son amour, de son amour pour son Père et pour nous.

Si le mot n'avait été profané par l'usage et s'il ne suggérait à beaucoup un sens péjoratif, il faudrait le nommer le *Cœur innombrable.*

Pour son Père, c'est le cœur du Fils plein de tendresse : Mon Père ; d'une tendresse alliée à un profond respect : Père saint, Père juste ; d'une tendresse et d'un respect qui se manifestent dans la vertu filiale par excellence, l'obéissance : ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre (Jo., IV, 34).

Pour nous, c'est le cœur du meilleur des pères : *Filioli,* mes chers petits enfants, appelait-il ses apôtres.

C'est le cœur d'une mère, de la mère plus sensible que le Père, et toujours prête à pardonner aux récidives de ses petits : Jérusalem, Jérusalem,... que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu (Mt., XXIII, 37).

C'est le cœur de l'époux qui justifie ses disciples de manifester leur joie de le posséder (Mt., IX, 15).

C'est le cœur de l'ami qui n'a aucun secret pour eux : « Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (Jo., XV, 15).

Il est le cœur aimable qui accueille, caresse et bénit les enfants, se laisse aborder par la foule et les malades, donne audience même aux païens.

Il est le cœur pitoyable qui s'émeut devant la misère, la souffrance, les deuils : n'a-t-il pas pitié de cette foule qui n'a pas de quoi manger, et de ces lépreux qui lui demandent le miracle de leur guérison, et de cette veuve de Naïm ?

Il est le cœur indulgent qui ne refuse son pardon ni à la concubine, ni à la fille publique, ni à l'adultère : Femme, où sont ceux qui vous accusaient ? Est-ce que personne ne vous a condamnée ? Je ne vous condamne pas non plus. Allez et ne péchez plus » (Jo., VII, 11) ; qui se reconnaît et proclame, comme sa mission spéciale, celle de pardonner et de sauver ; qui meurt dans une suprême demande de pardon pour tous les hommes : Mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent pas ce qu'ils font.

Il est le cœur généreux, dévoué, sacrifié jusqu'au don de lui-même sur la Croix et dans l'Eucharistie.

Du cœur il a les tendresses, comme de laisser son apôtre Jean reposer la tête sur sa poitrine.

Du cœur il ressent les émotions humaines, comme de frissonner devant le sépulcre de Lazare ou de pleurer à la perspective des ruines de son pays.

Du cœur il a toutes les délicatesses, comme de devancer l'heure de ses miracles pour faire plaisir à sa Mère, comme de préparer et de servir de ses mains le repas de ses apôtres épuisés par une pêche infructueuse de nuit, comme de ne plus reparler à Pierre de son triple reniement que par la demande allusive d'un triple acte d'amour.

En montrant son cœur à Ste Marguerite-Marie, il avait bien le droit de dire : *Voilà le cœur qui a tant aimé les hommes...*

Mais il devait ajouter : *et qui ne reçoit en retour qu'indifférence et outrage.*

Car cet ami, cet époux, ce Père a été méconnu et même bafoué dans son amour.

De la générosité, des pardons, de la pitié, des amabilités de son cœur, nous avons fait bon marché. Son sacrifice et l'Eucharistie ? Il a fallu nous faire un commandement d'y assister et de la recevoir. Sa miséricorde, son absolution, son pardon jusqu'à soixante-dix fois sept fois ? Bonne occasion pour nous de ne pas nous en faire... Ses amabilités ? Tout juste, si nous ne les jugeons pas moyens de propagande et de démagogie.

Quant à sa tendresse, à ses délicatesses, nous entendons bien les mettre à profit pour jouir de consolations sensibles, l'émouvoir dans nos peines et dans nos deuils, réclamer quelque bien temporel de santé, de succès, ou de bonheur, sous peine de n'y plus croire s'il ne nous exauce sur le champ. Mais pour le payer de retour d'un peu d'amour et de fidélité, c'est le sentiment de reconnaissance qu'il ne trouve même pas chez nous dans la proportion de un sur dix, comme il le trouva autrefois chez les lépreux miraculés.

Vraiment, peut-il nous sembler exagéré, que l'Eglise nous le présente dans les litanies comme le cœur, rassasié d'opprobes, le cœur broyé à cause de nos crimes, le cœur percé par la lance. Oui, à la lettre, percé par la lance. Le soldat qui déchira la poitrine du crucifié du Golgotha n'est qu'un agent d'exécution, un homme de main, le bourreau public qui accomplit une besogne dont nous sommes les

complices et les instigateurs puisque selon le mot de S. Paul, qui n'est que l'expression de notre foi, les pécheurs « pour leur part crucifient de nouveau le Fils de Dieu et le livrent à l'ignominie » (Hébr., VI, 6).

II. — *Esprit de la dévotion au Sacré-Cœur : Piété et Satisfaction*

Puisque tel est l'objet de la dévotion au Sacré-Cœur : son amour, mais son amour offensé, il est logique qu'un double devoir incombe à ceux qui aiment : le « dévot hommage de notre piété » et « l'office d'une digne satisfaction ».

Le dévot hommage de notre piété : Dévotion, piété, deux mots voisins qui semblent dire la même chose. Croyons que l'Eglise les emploie intentionnellement : elle veut indiquer le caractère tout d'amour qui doit marquer le culte du Sacré-Cœur.

Méfions-nous de nous y méprendre. Dans le langage courant, dévotion et piété sont deux mots bien dévalorisés. Ils ont perdu, pour beaucoup, la richesse de leur sens théologique véritable.

Quelquefois, dévotion et piété ne nomment plus que pratiques religieuses de surcroît, de surérogation, d'exagération même : le chapelet, le chemin de la croix, la visite au Saint-Sacrement ; pratiques de dévotion, dit-on.

Ou bien on en fait le synonyme d'une religion enfantine, mièvre et sucrée ; ainsi parle-t-on de certaines personnes confites en dévotion.

Il arrive même qu'on les prenne en mauvaise part, au sens d'un formalisme sans âme, d'un pharisaïsme chrétien, d'une religion sans les œuvres : dévotes = bigotes.

La dévotion et la piété authentiques représentent autre chose. Toutes deux se rattachent à la vertu de religion dont elles désignent un caractère ou une nuance. Quand elles s'y ajoutent, elles lui donnent une ardeur et une qualité nouvelles.

La religion, c'est cette vertu morale qui nous fait rendre à Dieu le culte qui lui est dû.

La dévotion consiste dans l'élan, le zèle, la promptitude de la volonté à s'adonner à ce culte dû à Dieu.

La piété désigne ou cette vertu qui nous fait honorer nos parents — ainsi parle-t-on de la piété filiale — ou celui des sept dons du Saint-Esprit qui nous met tout de suite avec Dieu dans des rapports d'enfants avec leur père.

Alors, entrevoyez-vous ce que donne la conjonction de ces trois composantes : religion, dévotion, piété, que l'oraison de la collecte appelle de *dévot hommage* de notre *piété ?* Rendre au Sacré-Cœur cet hommage de notre piété, c'est l'honorer, l'adorer, lui rendre le culte qui lui est dû, puisqu'il s'agit d'*hommage ;* mais le faire avec tout l'élan de notre cœur, de notre volonté, de notre âme, puisqu'il s'agit d'un *dévot* hommage ; le faire enfin avec beaucoup d'amour, d'affection, de tendresse filiale, puisqu'il s'agit d'un dévot hommage de notre *piété.* En un mot la dévotion au Sacré-Cœur, c'est la religion du Christ mais une religion toute d'élan et d'amour, parce que c'est le culte de son Cœur qui nous a tant aimés.

Et c'est bien ainsi que nous apparaît dans l'histoire la dévotion au Sacré-Cœur : elle a apporté dans le monde un véritable renouveau de religion.

Parce que ce Cœur tout aimant de Jésus est aussi le cœur blessé par nos péchés, à ce premier devoir de piété s'en ajoute un second, celui d'une digne satisfaction.

Ce mot de satisfaction ne vous est pas inconnu. Vous en avez appris la signification dans votre catéchisme au chapitre du sacrement de Pénitence qui requiert la contrition, la confession, la satisfaction et l'absolution. En tout état de cause, même si vous n'avez fait aucun tort au prochain, cette satisfaction exige de vous la réparation de l'injure que le péché a faite à Dieu : satisfaction veut dire réparation.

Réparation et piété sont inséparables dans la dévotion au Sacré-Cœur ; elles en sont la pratique intérieure, l'esprit, l'âme.

Mais comment pratiquer la réparation ? Par quels moyens réparer ? De quelle manière remplir l'office d'une « digne satisfaction » ?

Vous avez eu entre les mains, vous avez entendu lire du haut de la chaire des actes de réparation, des amendes honorables, des professions d'expiation. Vous y unir ou les faire vous-mêmes, c'est bien. Si ce ne sont pas seulement pour vous des formules vides, mais l'expression des sentiments de votre cœur, vous contractez par là un engagement solennel.

L'important, pour que cette amende honorable devienne une digne satisfaction c'est évidemment de tenir cet engagement, de le traduire dans des actes, de le faire passer dans votre vie.

Et comment cela ?

Mais d'abord en acceptant avec plus de patience, de résignation, de soumission à la volonté de Dieu toutes les peines inévitables de la vie. Sachons y voir l'occasion que nous donne le Sacré-Cœur de souffrir comme lui, d'unir nos peines aux siennes, de compatir ainsi effectivement à sa douleur. Supporter tout par amour pour lui, pour réparer tant de nos indélicatesses et tant peut-être de nos péchés, pour satisfaire au nom et place de ceux qui restent en dette, voilà le premier pas sur la voie de la réparation.

Il reste aux âmes généreuses et qui y sont appelées d'aller plus loin. Par vocation il en est qui se sont engagées dans le cloître à la vie réparatrice. Mais même dans le monde, même dans la vie conjugale, même dans la vie la plus répandue au dehors en apparence, le champ est vaste des sacrifices, des mortifications, des pénitences que l'on peut s'imposer volontairement afin de compenser, par ce surcroît, l'inattention et l'indifférence de la masse.

* *

Des trois oraisons de la messe, celle que nous venons de commenter et de méditer est vraiment l'oraison caractéristique de la fête.

Elle donne en quelque sorte le ton : elle éclaire notre foi sur le mystère qu'on célèbre et elle nous indique les grâces que nous avons à en espérer et à demander.

Nous y trouvons bien définis l'objet et l'esprit de cette grande dévotion au Sacré-Cœur.

Si nous savons la relire lentement, la méditer, la savourer, elle nous fera toujours découvrir du nouveau dans les infinis trésors du Cœur de Jésus. Nous aurons fait la découverte merveilleuse de S. Jean : Dieu est Amour.

Mais aussi nous comprendrons mieux que nous ne pouvons pas rester insensibles à tant d'amour méconnu et outragé. L'amour appelle l'amour. Le Cœur de Jésus attirera à lui notre cœur pour aimer et réparer

Nous posséderons alors une grâce de choix : la véritable dévotion au Sacré-Cœur.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XIX

LES MILIEUX SOCIAUX : COMMENT JOUE LEUR INFLUENCE

Mes frères,

Cette notion du milieu social auquel nous appartenons est si fondamentale en Action catholique, on peut tellement la comprendre à rebours ou de façon insuffisante, qu'il nous est indispensable d'y revenir à nouveau.

Nous avons dit de ce milieu qu'il était providentiel, voulu par Dieu pour notre bien naturel. Mais comment, en fait, cela se réalise-t-il ? Avant de nous « servir » de ces moyens que Dieu a mis à notre disposition pour mieux l'aimer, nous avons peut-être à prendre conscience de l'influence qu'ils exercent sur nous. Nous ne sommes pas comme Dieu, qui domine, anime et conduit toutes choses. Nous sommes hommes, hélas ! et cela veut dire que notre liberté se débat au milieu de multiples influences, et qu'elle doit, pour s'en dégager ou y résister, composer avec elles.

Ce qui nous intéresse ici, ce ne sont pas les influences qui viennent du tempérament, ou de l'éducation reçue, mais de façon très précise, celles qui viennent de tout ce qui nous entoure, des hommes et des choses au milieu desquels se passe notre existence.

I. — *Les conditions de vie*

Ne craignons pas de regarder les choses les plus humbles. Tout le monde sait que le pays que l'on habite, son climat, la nourriture ou la boisson habituelle que l'on y prend, marquent les hommes. On parle de pays de bière et de pays de vin, et l'on sait bien que l'état d'esprit, l'humeur des gens n'y sont pas les mêmes. On en dirait autant de la différence qui existe entre pays chauds et pays froids, entre régions agricoles et villes industrielles.

Notre *corps*, tout le premier, subit cette influence. Le métier que l'on exerce développe ou atrophie certains de nos organes. Rien qu'à l'allure générale, on reconnaît un paysan, un employé de bureau, un jockey. En y regardant de plus près, on verrait le délabrement physique de tel ouvrier travaillant dans une industrie chimique, la tuberculose, la maladie d'estomac qui sont la rançon de certaines professions.

Mais la *sensibilité* même est atteinte. Celui qui vit habituellement dans des préoccupations d'art est autrement affiné et délicat que celui qui se livre à un travail pénible où seule la force musculaire intervient. Le travail de la terre, parfois, avec ses nécessités lourdement matérielles, peut abêtir, et il faut une foi et une vie spirituelle très fortes pour résister à cette emprise. Il est nécessaire d'ailleurs, dans certaines professions, de se durcir, sinon il devient impossible de les exercer. Que pourrait faire un médecin, plus encore un chirurgien, que la vue d'une plaie troublerait au point qu'il en perde la maîtrise de lui-même ?

Et cela va jusqu'à l'*esprit,* jusqu'à l'*intelligence.* Les études développent nos facultés, mais risquent de nous faire perdre le contact avec le réel. L'habitation spacieuse ou trop réduite, bruyante ou calme, sombre ou ensoleillée, influe aussi sur nos pensées. Et les êtres au milieu desquels nous passons nos journées nous imposent, à la longue, leurs idées, leurs jugements, ce que, d'un mot un peu barbare, on nomme maintenant leur « mentalité ».

Ainsi, nos conditions secrètes de vie arrivent à limiter nos possibilités d'agir, de sentir. Elles nous spécialisent, nous marquent. Nous ne pouvons plus tout connaître, tout faire. Il y a donc des joies, comme aussi des souffrances, qui nous sont interdites.

Et cela provoquera chez nous, par besoin d'évasion morale, des rêves où nous essaierons de compenser ce qui nous manque dans la réalité. Pourquoi les films dont l'action se déroule dans un cadre de vie luxueuse ont-ils tant de succès devant les auditoires les plus modestes ?

Mais à côté de ces rêves, irréels, et parfois dangereux, les désirs plus profonds, et plus efficaces, sauront être plus réalistes. Un homme de condition très moyenne avouera sans honte qu'il ne souhaite pas la fortune (il sait bien qu'à moins d'un miracle il ne l'obtiendra pas) mais simplement la santé, et un salaire qui lui permette de faire vivre convenablement les siens.

C'est de tout cela que sera faite notre psychologie, car de là naîtront les problèmes pratiques que nous aurons journellement à résoudre, et... votre curé lui-même devra en tenir compte dans ses sermons.

II. — *Les groupements humains*

L'homme qui s'est engagé ainsi dans une multitude de liens n'est pas seul de son espèce ; il a des semblables avec lesquels il se groupe plus ou moins spontanément.

Très vite, entre eux, s'établit une solidarité qui devient plus forte si elle se fait contre d'autres hommes ou d'autres groupements. L'amour de notre patrie, lui-même, n'échappe pas à cette loi. C'est une préférence que l'on donne à un pays par rapport à un autre. Ainsi en est-il des rassemblements qui se font à l'intérieur d'un pays.

Tout n'est pas mauvais, d'ailleurs, dans ce sentiment de solidarité. Et son expression la plus humaine et la plus chrétienne à la fois, est l'entr'aide qui joue entre gens sur qui pèse la même misère ou les mêmes inquiétudes.

Mais il y a autre chose. Une imitation tend très vite à s'instaurer entre gens d'un même groupe. La manière heureuse dont l'un aura su résoudre ses problèmes va faire tâche d'huile. Tous les autres vont en faire autant. Pourquoi l'expérience de celui qui a réussi ne profiterait-elle pas aux autres ? On ne peut pas chaque fois prendre un brevet pour garder jalousement pour soi ses petites trouvailles ! Ce serait impossible, et d'ailleurs inhumain. C'est ainsi que se créent les coutumes, dont on sait la puissance contraignante sur une foule. On finira par agir toujours dans un certain sens « parce qu'on a toujours fait comme cela », et sans en plus savoir la raison.

Il est tellement difficile de se singulariser dans la vie ! Il y faut beaucoup d'énergie, parfois même de l'héroïsme. Celui qui ne fait pas comme tout le monde est mis à l'écart. A plus forte raison quand on n'est pas le plus fort, matériellement ou moralement.

On finit même par ne plus s'apercevoir qu'on imite les autres, qu'on suit la loi du groupe. On se croit libre, indépendant, et on ne ment pas quand on l'affirme bien haut. Mais au fond c'est, en partie, une illusion dont ceux qui nous regardent ne sont pas dupes.

III. — *Le milieu de la vie*

C'est du mélange de nos conditions de vie, et des groupements humains auxquels nous sommes mêlés que se constitue ce que l'on a coutume de nommer notre *milieu*.

En fait, nous appartenons à toute une série de milieux, mais il y en a un dont l'importance l'emporte sur les autres et qui exerce sur nous une influence prépondérante. C'est celui que l'on désignera par le nom plus précis de « milieu de vie ». Quel est-il ?

Le plus visible ? Pas forcément. — On peut, pendant un temps assez long, laisser croire aux autres et croire soi-même qu'on a épousé toutes les aspirations, les coutumes, les jugements, d'un milieu de travail, par exemple. Et l'on s'apercevra un jour que des traditions familiales très anciennes et en apparence oubliées nous ont imprégné plus profondément que nous ne l'avions cru, et que c'est elles qui emportent une décision importante, qui engage toute notre vie. Nous nous étions prêtés à l'influence d'un certain milieu : notre âme profonde ne s'y était pas donnée.

Le plus fort, alors ? celui dont la pression sur nous est la plus impérieuse ? — Pour une certaine foule, cela peut être vrai ; pour des âmes mieux trempées, capables de résister, ce milieu-là ne leur dictera pas obligatoirement ses lois. Des prisonniers ont pu vivre cinq ans dans une terre étrangère, et y rester fidèles à leur patrie.

Ce n'est même pas celui où nous passons la plus grande partie de notre temps, car ce peut être à contre-cœur. L'exemple que nous venons de citer le montre, mais aussi le fait bien connu d'un jeune homme ou d'une jeune fille d'origine aisée, forcés par les circonstances à un travail modeste, mais qui restent, par toute leur culture et leurs goûts, de leur milieu d'origine.

Le milieu dominant, pour nous, le plus prenant, *c'est celui qui nous apporte ce dont nous avons le plus besoin*, qui nous aide vraiment dans ce qui nous importe le plus. Là, nous sommes ouverts, accueillants, prêts à recevoir tout ce qu'il nous offrira, à subir toutes ses influences.

Car c'est là que nous trouverons les êtres qui, semblables à nous, préoccupés par les mêmes problèmes, peuvent apporter une aide efficace et à notre niveau, à notre vie de tous les jours.

La vie ouvrière en est un exemple typique. Elle pose à tous ceux qui la mènent une multitude de problèmes identiques, et importants. Mais la vie paysanne aussi a le même caractère, et la vie de marin. Il est plus difficile de la montrer avec précision pour les milieux indépendants, mais quand on y regarde de près, l'influence est la même.

* *

Ainsi, le milieu, résultant de multiples conditions physiques ou morales de notre existence est un fait important dans la vie des humains, donc, dans celle des chrétiens.

Notre milieu rétrécit notre champ d'action. Il nous fixe. Il nous oriente. Il fortifie pour nous les habitudes, nous impose ses sanctions. Il crée pour nous une morale qui est loin des principes généraux qu'on a pu nous apprendre, morale terriblement pratique, au contraire, admirablement adaptée.

Si cette morale est d'inspiration chrétienne, remercions-en Dieu, car il nous sera plus aisé de vivre selon sa loi. Si elle lui est opposée, que d'héroïsme ne va-t-il pas nous falloir !

De toute façon, le fait s'impose à nous. Le nier serait un enfantillage ; vouloir lui échapper : une illusion. C'est dans la voie d'une utilisation des forces de vie de leur propre milieu que les chrétiens doivent résolument s'engager.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

XXXVI

SAINT PAUL A CÉSARÉE

Le tribun donna des ordres pour le départ. Une escorte importante — 200 soldats, 70 cavaliers et 200 lanciers — empêcheraient toute tentative de violence. C'est d'ailleurs de nuit qu'elle cheminerait pour ne pas attirer l'attention. Un court billet, véritable note de service, met le Procurateur au courant de l'affaire. Il est à lire et à lui seul est une preuve d'authenticité. Voyez : versets 26 à 31.

Dès les premières heures de la matinée, la troupe parvenait à Antipatris, à 42 km. de Césarée. Cette ville avait été rebâtie par Hérode-le-Grand, qui, du nom de son père Antipater, l'avait appelée Antipatris. De là, Paul fut conduit à Césarée au gouverneur Félix, accompagné seulement des 70 cavaliers. A la distance où l'on était de Jérusalem, on n'avait plus à craindre l'attaque de la part des Juifs. Félix lut la note de service de son subordonné Lysias, s'enquit du lieu d'origine de Paul et, en attendant l'arrivée des accusateurs pour instruire sa cause, il le fit garder dans la prison du palais d'Hérode où lui-même résidait. Tout semble indiquer que, durant cette captivité, l'apôtre fut traité avec égards.

* *

Quel était ce Félix ? C'était un personnage peu intéressant. Il était, de même que son frère Pallas, si connu comme favori de Néron, un affranchi de l'empereur Claude et devait à la faveur de son frère la place importante qu'il occupait. D'après Suétone, il fut, successivement, le mari de trois filles de rois. Tacite le dépeint comme un homme aussi fameux par la licence de ses mœurs que par ses concussions. Josèphe, historien juif, n'en fait pas un portrait plus flatteur. Félix gouverna la Judée environ huit ans, de 53 à 61. Il fut rappelé par Néron et remplacé par Festus. La chute de son frère Pallas entraîna la sienne et il fut mis à mort en 63. Voilà le personnage qui va juger l'apôtre ! Quoiqu'il en soit, Félix traita l'accusé avec ménagement en attendant la venue des accusateurs.

Le cinquième jour après le départ pour Césarée, quelques anciens avec Ananie, prince des prêtres et leur avocat Tertullus, arrivaient en effet et se rendaient chez le gouverneur pour incriminer Paul. Tertullus, après un exorde de basse flatterie, parlant de la paix et d'autres bienfaits, procurés par le gouverneur, formula contre l'apôtre trois chefs d'accusation : Paul est un agitateur, perturbateur du peuple ; — il est le chef de la secte séditieuse des Nazaréens ; — de plus, il s'est efforcé de profaner le

Temple Cette harangue très adroite tendait à faire reconnaître la compétence du Sanhédrin. Paul va répondre ; mais quel contraste entre les deux discours ! Autant les accusations de Tertullus avaient été violentes et mensongères, autant la défense de l'apôtre fut calme, loyale et véridique. — Après un mot aimable à l'adresse du magistrat romain — respect, toujours, de l'autorité légitime, quel qu'en soit le représentant — l'apôtre établit clairement qu'il n'a pu *troubler*, agiter Jérusalem où il n'est arrivé que depuis douze jours et où il n'a point parlé ni discuté. — Sans doute, il est *Nazaréen*, mais il n'est pas hérétique pour autant car le christianisme n'est que l'épanouissement du judaïsme en ses croyances essentielles, suivant le mot de Jésus lui-même : « Je ne suis pas venu abolir la Loi mais l'accomplir et la perfectionner. — Quant à la *profanation* du Temple, il ne s'en est jamais rendu coupable, puisqu'au contraire il n'y était allé que pour l'accomplissement d'un vœu. Et Paul de conclure que son crime est, au fond, comme il l'a déjà proclamé au Sanhédrin, sa croyance *en la résurrection* et il termine par ces mots : « C'est pourquoi je m'efforce d'avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. »

Le discours de Paul avait convaincu le Proconsul de son innocence ; la conclusion qui s'imposait, c'était l'acquittement. Mais Félix, comme Pilate, comme tant de gouverneurs ou de magistrats ! était hanté par cette idée qu'il ne fallait pas *déplaire à l'aristocratie* juive et, d'autre part, il espérait bien que l'accusé lui donnerait de l'argent pour sa délivrance. Dès lors, il ne voulut ni condamner ni acquitter. Il prit un moyen terme qui fut d'ajourner la sentence et de renvoyer les accusateurs avec de belles paroles. Il déclara qu'il voulait, pour plus ample informé, entendre le tribun de Jérusalem, Claudius Lysias. Ainsi, tout en évitant de livrer au Sanhédrin un citoyen romain, il accordait aux Juifs une satisfaction puisqu'il *maintenait Paul prisonnier*. Il ordonna au centurion de garder l'accusé, de le traiter avec douceur, de lui laisser du repos et de n'empêcher aucun des siens de le servir. Ce fut, pratiquement, la *première captivité* de Paul, qui dura deux ans (58-60).

* *

Grâce à des mesures de bienveillance, notre prisonnier jouit d'une certaine liberté. Il put recevoir des visites, par exemple le diacre Philippe et d'autres chrétiens de Césarée, Trophime et Aristarque qui l'avaient accompagné à Jérusalem. Par ailleurs, il eut de fréquents entretiens avec Félix et sa femme Drusille, qui était juive. C'était sa troisième épouse, sœur de Bérénice et d'Agrippa II. — Comme tant de femmes de qualité, Drusille s'intéressait vivement aux questions religieuses, et surtout au christianisme. Et alors, elle voulut *voir le prisonnier*. Avec sa coutumière franchise, Paul ne craignit pas de faire entendre à ce couple libertin — comme autrefois Jean-Baptiste à Hérode — les austères leçons de la morale évangélique.

Mais lorsqu'il parla de la justice, de la chasteté et du jugement futur, Félix effrayé lui répondit : « Pour le moment, retire-toi ; en temps opportun je t'appellerai. » N'était-ce pas l'écho des athéniens, volages et superficiels : « En voilà assez, nous t'entendrons sur ce point une autre fois » ?

* *

L'apôtre parlait de justice, de pureté, de dignité de vie, du jugement futur. En quelques mots, c'est le résumé de la morale chrétienne. Si, vraiment, nous sommes des chrétiens non seulement de nom mais de fait, nous devons y être fidèles. Noblesse oblige. Sachons donc, en toute vérité, nous écrier comme saint Paul : « Je m'efforce, avec la grâce divine, d'avoir toujours une conscience sans reproche, devant Dieu et devant les hommes. » *Amen.*

XXXVI

SAINT PAUL, CAPTIF A CÉSARÉE

Pendant cette captivité de deux années, l'apôtre profita d'une certaine liberté. Il put recevoir le diacre Philippe, d'autres chrétiens de Césarée et aussi Luc, Trophime et Aristarque qui l'avaient accompagné d'Ephèse à Jérusalem.

* *

Deux ans s'écoulèrent ainsi au bout desquels Félix fut disgracié et remplacé par Porcius Festus. Félix fut rappelé à Rome par Néron en 60, à cause de la répression trop violente d'une émeute dans les rues de Césarée. Mais dans l'intention d'être agréable aux Juifs, Félix, à son départ, laissait l'apôtre en prison. Son successeur, inconnu avant son arrivée en Judée, manifesta un tout autre caractère que Félix.

D'après Josèphe il gouverna avec sagesse, justice et vigueur. Il réprima les brigands qui infestaient le pays. Toutefois, ces qualités, comme nous le verrons, parurent moins dans sa conduite à l'égard de S. Paul. Une mort prématurée l'enleva avant la fin de la seconde année de son gouvernement, en 62. A peine installé à Césarée, le nouveau procurateur montait à Jérusalem, capitale officielle de son gouvernement et recevait en audience les membres du Sanhédrin. Ceux-ci, sans perdre de temps, sollicitèrent aussitôt le transfert de Paul dans la Ville sainte. Il leur serait facile, pensaient-ils, de dresser une embuscade sur la route et de se débarrasser de l'apôtre. Mais les hommes s'agitent et Dieu les mène ; c'est lui qui conduit les événements pour arriver à ses fins.

Festus, très catégoriquement, refusa une telle faveur ; mais il invita les plaignants à comparaître à son tribunal car il entendait faire prompte justice. Huit ou dix jours après, il était de retour à Césarée et, dès le lendemain, le procès s'ouvrait à nouveau. Les charges produites contre Paul étaient nombreuses et graves, mais les preuves faisaient défaut et l'accusé leur opposait d'énergiques dénégations. Ajoutant, comme ils l'avaient déjà fait contre Notre-Seigneur, l'accusation d'un crime politique, le crime de lèse-majesté, les Sanhédrites se croyaient, ainsi, plus à même à faire impression sur le juge.

Comme ses prédécesseurs, le procurateur va recourir à des expédients ; les moyens des faibles. Il croit pouvoir se concilier le Sanhédrin sans trahir sa conscience. Il offre à Paul de le faire juger à Jérusalem en sa présence ; Paul décline l'une et l'autre juridiction. *Citoyen romain*, il avait le droit de se faire conduire à Rome pour être jugé par l'Empereur en personne. Il avait le droit d'en appeler à César. Et, malgré la lenteur de la procédure, lenteur inévitable, Paul en appela à César : « *Cæsarem appello* ». Mot magique ! D'ailleurs, dans les circonstances présentes, c'était le seul moyen de réaliser le